golfe de Naples avaient prise dans le ravitaillement de l'Urbs avant la création du Portus Augusti ; mais nous ignorons comment s'effectuaient les transports terrestres qu'imposait cette solution compliquée.

Enfin, les fouilles attestent que le niveau du Tibre n'a cessé de s'élever pendant toute l'existence d'Ostie, au point que ses derniers habitants avaient dû recouvrir les chaussées d'un remblai épais de 0m70 en moyenne ; à l'heure actuelle, seuls les points les plus bas de la cité impériale sont envahis par l'eau quand le Tibre atteint ses cotes les plus élevées. Il faudrait en conclure que le niveau du Tibre à son embouchure, c'est-à-dire celui de la mer, se serait élevé jusqu'à un certain maximum — au Haut Moyen-Age? — pour redescendre ensuite, sans être revenu, cependant, à son altitude de l'époque républicaine.

— L'heure avancée ne permet pas à M. Le Gall d'apporter les compléments d'information que comporterait son exposé, mais M. Heurgon, président, tient à appeler l'attention sur le caractère de nouveauté de son argumentation, qui tire efficacement parti, au profit de la reconstitution archéologique, de facteurs naturels.

VII.

SÉANCE DU SAMEDI 8 DÉCEMBRE 1951.

Président : M. J. Heurgon.

Membres présents. — Mlle d'Alverny, MM. V. Alves, J. Andrieu, J. Bayet, B. Blumenkranz, A. Bourgery, G. de Boussineau, P. Couissin, P. Courcelle, A. Dain, M. Durry, A. Ernout, Mlle J. Ernst, MM. G. Fohlen, J. de Foucault, A. Frère, Mlle A. Freté, MM. M. Gautreau, R. Goujard, P. Grenade, R. P. Grumel, Mlle A. Guillemin, MM. A. Haury, RR. PP. d'Hérouville, Hubert, MM. R. Laborderie, J. Le Gall, R. Marache, C. Margueron, J. Marouzeau, H. Marrou, P. Meile, Mme Michel-Lévy, M. L. Nougaret, Mmes S. Nougaret, J. Pariset, MM. V. Parravicini, J. Perret, H. Pflaum, Mgr L. Pichard, R. Salesses, MM. Ch. Samaran, W. Seston, Mlle A. Tachauer, M. R. Villers, Mlle J. Zimermann.

Communications du Bureau.

M. J. Heurgon, président, salue la présence à cette séance de M. V. P. Parravicini, professeur à Buenos-Aires, et de Mme J. Pariset, notre ancienne et fidèle trésorière.

— M. J. Marouzeau met la Société au courant des possibilités offertes par un projet de voyage en Hollande, sur l'invitation cordiale de Mlle Chr. Mohrmann et de ses collègues hollandais, et invite les participants éventuels à se concerter sur les dates proposées : mi-avril ou dé-

but de juillet ; mais une intervention de Mlle J. Ernst, faisant état de difficultés qui lui auraient été signalées du côté hollandais, incite les membres présents à des scrupules dont M. I. Marrou se fait l'écho, et qui paraissent commander de surseoir.

Communication à l'ordre du jour.

M. R. Marache présente quelques considérations sur *les théories de l'analogie et l'anomalie.*

On a souvent assimilé les analogistes à des puristes qui n'ont pas hésité, dans la plupart des cas, à joindre à leurs exigences rationnelles une connaissance précise du bon usage et du langage ancien (Norden, *Die Antike Kunstprosa*, p. 184 ss., et encore D'Alton, *Roman literary Theory...*, p. 41). Or, les analogistes se recrutent essentiellement parmi les grammairiens de profession. Au témoignage de Quintilien, pour qui *grammatice loqui*, c'est parler une langue artificielle et conforme aux principes analogistes, il faut joindre celui d'Aulu-Gelle, qui mène une polémique impitoyable contre les grammairiens, ignorants du langage ancien et soucieux seulement d'argumentations rationnelles. C'est que la doctrine analogiste est essentiellement normative. Les analogistes ont toujours essayé d'introduire dans la langue leurs créations rationnelles. Et cela est si vrai que les anciens, quand ils se trouvaient en présence de formes bizarres, étaient tentés d'y voir des inventions analogistes. Ainsi Quintilien considérait Sisenna comme analogiste parce qu'il s'était servi de mots étranges : or, comme le témoignage de Cicéron, joint à celui du *Dialogue des Orateurs* et des *Nuits Attiques*, invite à le croire, Sisenna puisa dans la langue archaïque sans aucune préoccupation rationnelle.

En face des exigences des professionnels, ceux qu'on appelle anomalistes n'ont pas de doctrine constructive. Ce sont des lettrés de bon sens comme Cicéron, qui tiennent grand compte de l'oreille et se refusent à lui imposer des formes dont la nouveauté lui répugne — car c'est le sens qu'il faut donner à son souci de la *suauitas*. — Ce sont aussi les archaïsants : un savant comme Valérius Probus, curieux des formes anciennes, un collectionneur de mots rares et archaïques comme Fronton, qui, d'après Aulu-Gelle (19, 8), préférait aux raisonnements de César une recherche minutieuse des témoignages anciens, qui seuls permettent, selon lui, d'affirmer qu'un mot est ou n'est pas latin. Tout porte donc à opposer analogisme et archaïsme comme deux attitudes inconciliables.

— M. J. Perret se félicite vivement de la clarté et de la cohérence des positions qui viennent d'être prises ; la querelle de l'analogie ne fait que s'obscurcir quand on veut la voir à travers les controverses relatives à l'atticisme. Ne serait-il pas temps, d'ailleurs, de renoncer à

ordonner toute l'histoire des doctrines littéraires antiques sur la base d'une opposition entre asianisme et atticisme?

Peut-être les débats dont M. Marache nous a retracé des épisodes peu connus, peut-être les rôles inégaux qu'y tiennent les doctrinaires analogistes et les protestations, beaucoup moins systématiques, des tenants de l'anomalie s'éclairent-ils par référence aux origines de la querelle. Il s'agit, au fond, de deux conceptions différentes du langage ; pour les anomalistes, il est une réalité sacrée, indiscutable en toutes ses parties, si déconcertantes qu'elles paraissent, il est d'institution divine (ou naturelle) ; pour les analogistes, le langage est un outil dont l'homme dispose souverainement et qu'il se doit de mettre au point, de rectifier, de rendre sans cesse plus maniable ; d'un côté — et ce sont les défendeurs — des artistes et des philosophes ; de l'autre, des grammairiens rationalistes armés de toutes les ressources offensives de l'esprit critique. Il est naturel que les deux camps mènent leur guerre de façon différente. Il semble pourtant qu'au moins vers les débuts de notre ère les thèses anomalistes aient fini elles aussi par se systématiser, à l'intérieur de la doctrine du sublime. Les travaux récents de M. Costil sur *L'esthétique stoïcienne*, bientôt ceux de M. Collart sur *Varron grammairien*, apportent ou paraissent devoir apporter à l'exégèse de ces mouvements d'idées des contributions importantes, et dans le sens, précisément, des observations si suggestives présentées aujourd'hui par M. Marache.

VIII.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

(8 décembre 1951).

Président : M. J. Heurgon.

Membres présents. — Les mêmes qu'à la séance précédente.

Rapport de l'Administrateur, présenté par M. J. Marouzeau.

L'activité scientifique de notre Société s'est manifestée au cours de l'année d'abord par l'importance et la variété des communications présentées à nos séances, puis par la collaboration avec les Sociétés ou groupements intéressés à nos études (séance commune avec l'Association des études grecques, contact avec les Sociétés savantes de Bourgogne à l'occasion du Congrès de Dijon), enfin par les relations avec l'étranger (missions de plusieurs d'entre nous en différents pays, réception à Paris de savants étrangers, organisation de Colloques, particulièrement avec les latinistes allemands, participation aux travaux de la Fédération internationale des Associations d'études classiques dans le cadre de l'Unesco).